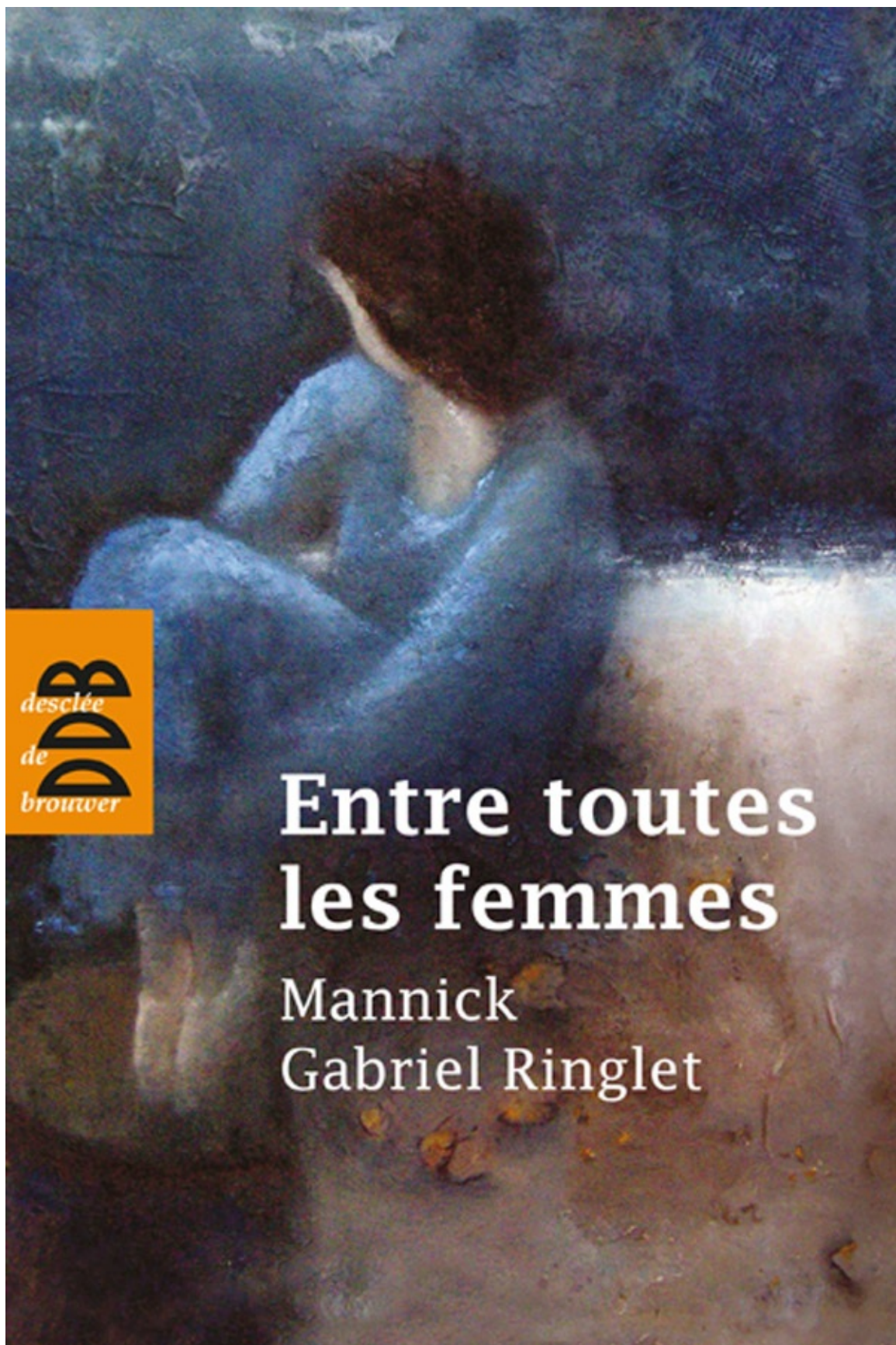




Entre toutes les femmes

Mannick
Gabriel Ringlet



Entre toutes les femmes

Mannick
Gabriel Ringlet

Entre toutes les femmes

Desclée de Brouwer

© 2011, Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur, 75011 Paris
ISBN : 978-2-220-06421-5

*La femme fut choisie
Entre toutes les femmes.*

Charles Le Quintrec,
Terre Océane

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et toujours, ça m'a blessée d'imaginer ou d'évoquer un drame que je connaissais. Alors oui, la révolte de cette femme, je comprends, l'affrontement, le coude à coude, la paix « à genoux ». Je ne suis pas certaine de bien connaître la paix, mais sûre de la mendier, souvent, et de la recevoir en cadeau de temps en temps, éphémère...

G. – Je t'avoue qu'en relisant le *Journal d'un curé de campagne*, un livre austère que j'avais parfois écarté, jadis, à cause de son approche si rude de la prêtrise, j'ai été surpris par cette réflexion sur la paternité. Je ne m'y attendais pas. Ou alors, elle m'a beaucoup plus marqué que lors de mes lectures précédentes. Voilà la fécondité des grands textes. Surtout quand des écrivains d'aujourd'hui leur donnent une nouvelle naissance. Comme Sylvie Germain encore, quand elle évoque la figure du Joseph de l'Évangile. Tu vas bondir, mais tant pis ! Je me réjouis de la voir s'éloigner avec bonheur de tous les sentiers battus par l'ironie, pour parler d'une paternité oblique, « de seconde main ». Ah, je n'oublierai pas ! Une paternité qu'on endosse après usage. Comme les vêtements de la même famille... En fait, c'est très biblique tout ça, ce couple stérilité/fécondité. Une paternité ou une maternité en décalage horaire. Abraham et Sara en savent quelque chose, et Rachel, la femme de Jacob, et Anne, la mère de Samuel. Rappelle-toi ce chant splendide qui annonce le Magnificat et où elle dit : « La femme stérile enfante sept fois, alors qu'est humiliée la femme féconde¹⁰. » Et si on saute par-dessus les siècles, on arrive bien entendu à Élisabeth qui va rire de se voir si grosse en sa vieillesse ! En fait, de la Genèse à l'Évangile, le manque peut être porteur. La grossesse n'est pas toujours là où on pense. Je serais tenté de dire que la fécondité biblique est plus large qu'un ventre de femme. Ou, plus exactement, qu'un ventre de femme, qu'une semence d'homme,

même en l'absence d'enfant, peuvent faire naître une parole neuve. Il y a, dans la Bible, une fécondité de la stérilité qui rejoint ce fil rouge, de livre en livre : rien n'est impossible à Dieu.

M. – Tu dis que je vais bondir.. Peut-être pas là où tu l'imagines. Mais avoue que c'est neuf et fort audacieux cette paternité « oblique », « de seconde main ». Je ne bondis pas à cause de Joseph mais à cause de ce qu'on en a fait. C'est le Joseph de Sylvie Germain, tu crois, qu'on prêche au Vatican ? Allons. Rappelle-toi notre petit catéchisme. Et je l'oublierais si certains hommes de robe – et peut-être même de pantalon ! – n'avaient pas décidé de le remettre aujourd'hui en odeur de sainteté. Et quelle odeur, vraiment ! Le « chaste époux » dégoulinant de poussière et de préservatifs en tous genres (je te choque ?). La morale, la peur du féminin. Franchement. Un chaste époux et une femme vierge, c'est ça le modèle ? Avoue. On est mal barré, non ? En tout cas, moi, je ne marche pas !

G. – Mais tu l'as chantée, Marie !

M. – Oui, bien sûr, et avec joie, mais justement, j'ai voulu – comme Sylvie Germain pour Joseph ! – la sortir de son enfermement. Une Marie bien dans sa vie et bien dans sa peau. C'est à ce prix-là que je la retrouve. Je n'aime pas l'image pieusarde qu'on m'a donnée d'elle. Pas question d'aller vers ce personnage niché et auréolé, qui depuis des siècles sert d'exutoire à celles et à ceux qui, pour mieux nier la féminité, s'empressent de la sublimer. Attention, je sais bien. J'ai des amis théologiens qui m'expliquent que la virginité n'est pas une affaire d'obstétrique, que je dois essayer de percevoir ce qui se dit sous cette image-là. Ils ont raison. Alors je retricote le

personnage et je me réjouis de raconter cette femme courageuse et hors du commun, sans doute bien plus proche de nous que beaucoup ne l'imaginent.

G. – Tu vois ce que provoque ta *Berceuse*. Et cet enfant qui glisse à travers toi, « jusqu'à l'orée du jour » et qui va t'échapper « à force d'être lourd »... tu vas devoir le mettre au monde à plusieurs reprises. Il ne t'échappera pas qu'une fois. La parentalité est toujours à venir. Parce que nos enfants sont plus que nos enfants. Après les avoir mis au monde et les avoir élevés, il faudra encore les adopter, ça veut dire les choisir et même parfois les rechoisir. Comme dans l'histoire du père et des deux fils. Recommencer. Courir vers le cadet. Supplier l'aîné. Et prendre le temps de les réadopter, l'un et l'autre, jusqu'à ce qu'eux-mêmes ils nous adoptent. Car les enfants aussi, contrairement à la chanson de Maxime Le Forestier, doivent choisir leurs parents.

M. – C'est que « nos enfants ne sont pas nos enfants ». Je pense à Khalil Gibran. « Ils viennent à travers vous mais non de vous. Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne vous appartiennent pas¹¹. »

G. – Sullivan y allait encore plus fort : « Si vous êtes père ou mère, soyez-le bien, le moins longtemps possible. N'ayez pas trop besoin de vos fils pour exister. D'ailleurs, ils vous le feraient payer. Vienne vite le temps qu'ils vous choisissent... » Et ceci qui n'est pas facile : « Que la famille soit intense mais rapide pour la sainte blessure et la nouvelle naissance¹². » D'accord, mais que c'est exigeant, même dans l'enseignement. Du coup, nous inventons tout le temps des choses qui pourront se substituer au ventre maternel : la nostalgie, les affaires, l'argent, le pouvoir, la religion... Tout ça pour rester bien au chaud, dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

G. – Tu ris, mais c'est vrai. J'y pense encore très souvent. Qu'aurait été mon chemin et dans quels méandres du cléricisme serais-je allé me perdre sans la joyeuse féminité qui réjouissait mon adolescence ? Et curieusement – mais non, je dois dire heureusement –, cette dimension féminine n'a fait que se renforcer pendant mes études de théologie.

M. – Mais justement, question : est-ce une compensation avant l'heure ou une chance, surtout, d'avoir pu vivre quelque chose de privilégié avec une ou des femmes ? Quelque chose d'annonciateur pour l'avenir ? J'ai envie de répondre à ta place que, toi aussi, tu ne serais pas le Gabriel Ringlet que l'on connaît sans certaines rencontres, certaines libertés d'être, et forcément de « dire » ? C'est toujours « émouvant » pour moi d'approcher des hommes qui poussent aussi loin l'accueil de la différence et sont capables d'une relation féminine qui construit et qui grandit. Je n'en connais que quelques-uns de ces hommes-là, que j'ai plaisir à ranger à part dans ma galerie d'amis.

G. – J'ai découvert chez Teilhard de Chardin, dont un professeur de fin d'études secondaires nous parlait déjà avec passion, cette confiance qui m'a poursuivi longtemps, jusqu'à me rejoindre concrètement : « Dans la vie, je n'ai jamais rien fait de grand que sous le regard d'une femme. » Je crois pouvoir en dire autant. À condition de donner au mot regard toute sa force salvatrice. Le contraire d'un regard captateur. Un regard qui, justement, ne regarde pas trop, mais qui regarde assez pour inspirer et pour encourager. Du coup, il me semble que ce regard féminin, parce qu'il regarde par l'intérieur, est entré jusque dans mon écriture et même, j'en suis convaincu, dans ma célébration. Une liturgie aussi progresse sous le regard d'une femme. Et plus qu'une liturgie, une théologie. Ce regard de femme m'a permis et me

permet encore, tous les jours, d'accueillir une vérité qui bouge à l'intérieur et me tambourine le ventre à coups de pied, une vérité toujours à engendrer, et qui, quand elle sort, tu le sais bien, ira son chemin. « Je m'en vais », me dit-elle...

M. – Ce n'est pas facile de la laisser sortir... Car la vérité aussi, on veut parfois la garder bien au chaud, au creux de soi. Même libérées, les mères restent inquiètes.

G. – Tu abordes là une dimension féminine qui compte beaucoup pour moi : l'inquiétude. Une qualité vitale si on veut bien dépasser son seul aspect psychologique. L'inquiétude au sens où en parle – admirablement – Julia Kristeva quand elle encourage les femmes à devenir « porteuses d'inquiétude » pour la survie des générations à venir. Ça me touche très fort. Comme je la ressens, cette bonne inquiétude-là. Et je dis merci aux femmes qui me permettent de la faire un peu mienne.

M. – Est-ce que tu es inquiet à l'intérieur de ton sacerdoce ? Parce que, s'il n'est pas facile d'être femme, il ne doit pas être facile d'être prêtre aujourd'hui ?

G. – Si quelqu'un te dit que c'est facile, ne le crois pas ! Et tu comprends que je ne vise pas d'abord l'état de vie que nous avons évoqué plus haut. Cette difficulté peut être réelle et très respectable mais elle n'est pas propre au prêtre. Dans ta question, j'entends une difficulté plus essentielle, qui n'empêche pas la passion et n'interdit pas l'enthousiasme. Quel mot meilleur pourrait-on trouver, qui conduise au cœur de ce que je voudrais te dire ? Je me demande s'il ne faut pas plutôt parler de blessure. Oui. Je dirais cela : la blessure du sacerdoce. Et une blessure qui ne guérira pas. Tu entends dans ma voix que ce n'est pas triste.

D'ailleurs tu sais bien que je ne suis pas triste. Au diable la religion larmoyante ! Je parle d'une blessure qui fréquente la joie, qui appelle l'allégresse, l'« humble allégresse », dirait Bernanos. Mais c'est lui qui a le mieux compris le drame du sacerdoce, au sens étymologique et théâtral du mot. Pas le mélodrame ni le psychodrame. Le *drama*, la tragédie sacerdotale si j'ose dire, c'est-à-dire la responsabilité de porter une parole qui fait ce qu'elle dit. Elle n'a rien à voir avec les mérites de son « titulaire ». Mais cette parole, il n'a pas le droit de l'emprisonner. Ou alors, il n'est pas prêtre. Il est gourou. Dieu m'en préserve ! Et qu'il me préserve aussi de ce christianisme qui va parfois se diluer en pays de tiédeur et de superficialité. Je m'emporte un peu, tu m'excuses. Mais tu l'as voulu. C'est ta chanson qui remue tout ça !

M. – Non, continue, je t'en prie. C'est tellement rare que les hommes libèrent ce qui les habite au plus profond. Beaucoup de femmes, autour de moi, le regrettent sincèrement. J'aimerais vraiment que tu poursuives.

G. – Qu'est-ce qu'un prêtre, fondamentalement ? En dehors des images qui circulent dans le public, et au-delà de ses « fonctions » particulières (curé, aumônier, ouvrier, professeur...) qui sont secondaires ? Je vais dire une énormité, mais c'est bien là le drame, la blessure : le prêtre ne peut être que poète. Aïe ! J'entends les réactions d'ici. Je me projette. Je tire la couverture à moi. Mais pas du tout ! Il ne s'agit pas de « versifier ». Même pas d'être un « littéraire ». Un prêtre, qu'il soit magasinier, patron, syndicaliste, loubard, curé, médecin ou religieux... doit être poète au sens où il est brûlé par la parole que j'évoquais juste avant. Pas par un bavardage. Une parole. Et cette parole, elle ne peut être que rebelle, ou alors, elle n'est plus d'Évangile.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus belle, la plus grande, cette passion qui ose traverser les illusions ?

M. – Bien sûr qu'il faudra rejoindre la rive de l'ordinaire et c'est là, là seulement, qu'on sait où on en est avec l'« amour ». Certains s'arrêtent quand le feu ralentit. Peut-être n'était-ce qu'un feu de paille ? D'autres ne parviennent à aimer que dans le brûlant. Pour moi, c'est une étape qui m'a toujours été nécessaire pour aimer dans le temps qui passe. J'ai besoin de cette folie passagère pour traverser la suite.

G. – Et la suite, si j'entends bien, c'est d'aimer l'autre jusqu'au bout de son oubli, quand il n'est plus le même.

M. – C'est un long « je t'aime malgré tout le manque d'aujourd'hui, après l'euphorie et la passion d'hier ». J'ai l'impression que cette chanson dit surtout l'incompréhension congénitale entre les femmes et les hommes en amour. Je connais tellement cette sensation partagée avec mes amies et mes copines. Tu sais combien on parle entre femmes, de vide, d'abandon, simplement parce que l'homme qu'on aime retrouve les sentiers de sa solitude. La peur de se faire « bouffer » l'emmène un peu plus loin, hors d'atteinte parfois. Ce que j'exprime plus explicitement dans *Les hommes de ma vie** : « Dans la série “compagnonnage”/Il vous fallait de temps en temps/Vous échapper de nos carcans/Et retrouver la vie sauvage... » C'est le troisième couplet. Aujourd'hui, je le dis un peu autrement, avec plus de distance, car depuis lors j'ai recueilli les confidences de mes « sœurs », ce qui me permet à la fois d'élargir et de relativiser. Nos histoires se ressemblent tellement.

G. – En t'écoutant, je pense à la passion rencontrée chez de

jeunes couples avec qui je préparais la célébration du mariage. Des parcours très différents, des métiers, des sensibilités, des engagements qui allaient dans bien des directions, mais avec un point commun, vraiment chez tous : oser aimer dans la fragilité. Ils se trouvaient à des années-lumière du « pas bouger, pas respirer » qu'évoque Christiane Singer quand elle compare « les époux fossiles et les croyants fossiles ». Comme si le feu du ciel, dit-elle, « pouvait tenir sous le couvercle d'un tabernacle » ! Plusieurs de ces couples ont voulu faire entendre en pleine liturgie, l'éloge d'un mariage « non photogénique » en reprenant à leur compte l'affirmation provocante de l'auteur : « Le mariage ne nous veut pas présentables, il nous veut vivants²⁴. » « Nous savons que l'amour est fragile, qu'il s'échappe quelquefois », me disait l'un d'eux, mais c'est dans cette fragilité-là que nous voulons nous embarquer. Ne crois surtout pas qu'ils s'engagent du bout des lèvres. Ce n'est pas un clapotis d'engagement ! Et c'est mieux que du réalisme. Le feu brûle. Mais le feu sur la plage au petit matin. Et la lumière, bien entendu. Presque tous ont choisi un rite autour de la lumière. Mais sans éblouissement.

M. – Comme je voudrais être témoin de ces amours-là ! Je comprends ton affection pour ces jeunes couples et j'entends l'espérance dans la fragilité. J'ajoute que l'*Éloge du mariage* de Christiane Singer m'a beaucoup touchée moi aussi. Étonnant, ce qu'elle écrit. Il n'empêche que ceux qui restent ensemble toute une vie, je veux dire vraiment par amour, font partie des perles rares. Tu ne crois pas ?

G. – La perle rare, ça se cultive... si je me réfère à un livre d'un médecin, gynécologue et sexologue à l'Université de Louvain, le professeur Armand Lequeux. C'est magnifique d'humour et d'encouragement. Et il les connaît bien ces couples jeunes (et

moins jeunes !) auxquels il dit : « Aimer durablement n'est pas plus naturel à l'Homme que la rose au jardin²⁵. » Je ne résiste pas au plaisir de te partager quelques-unes des formules dont il a le secret : « Non, l'amour ne rend pas transparent et il n'a pas l'obligation de nous rendre heureux. [...] “Je” plus “je” n'égalent rien d'autre que deux nombrils qui se regardent ! [...] Les amants doivent mourir et leur amour mourra... à moins qu'ils n'apprennent ensemble à déchanter. » Il a l'air de rabattre la joie de la passion. Mais non ! Il lui donne une chance de durer. Mais ose-t-on encore dire aujourd'hui qu'il est plus important d'être vivant que d'être heureux ?

M. – Apprendre ensemble à déchanter ! Il y va fort quand même. Mais j'entends bien cette invitation à se désenvoûter. À condition que le mot *chant* reste au programme quand on passe de l'enchantement au désenchantement. Que la petite (ou grande) musique partagée un jour de soleil et de légèreté soit encore là quand la grâce des jours enflammés prend des chemins d'ombre ou donne même l'impression d'hiberner. Cela dit, je tique sur : « Il est plus important d'être vivant que d'être heureux » ! J'ai souvent pensé le contraire.

G. – N'est-ce pas, à certains égards, le vrai sommet de la passion ? Quand l'amour traverse le chaud et le froid et affronte ses contradictions ? J'allais ajouter : quand il devient capable d'amitié. Et cela, il me semble l'avoir entendu dans plusieurs de tes chansons. D'ailleurs dans *De quel bleu*, tu dis : « Mon ami, mon amour. » Et quand tu chantes *Les hommes de ma vie*, dans le refrain en particulier, tu es encore plus explicite :

*Jamais pareils et tous les mêmes,
Le copain, l'amant ou l'ami,*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas.

Dans le même esprit, un de mes confrères, prêtre, journaliste et religieux, le Père Charles Delhez, écrivait dans un quotidien belge ce qu'on pourrait appeler la « parabole du meurtrier et du divorcé », avec cette phrase reprise en ouverture de l'article : « Je demande à l'Église moins de discipline et plus de miséricorde à l'égard des divorcés remariés. À être trop rigide, on en arriverait au paradoxe suivant : il vaudrait mieux être un meurtrier repentant qu'un divorcé remarié. [...] Le meurtrier peut sortir de prison, le divorcé non²⁶ ! »

M. – Plus de miséricorde, sûrement, et reconnaître d'abord le droit à l'échec qui n'est pas du tout un droit à la facilité mais l'attention évangélique à celles et ceux qui sont blessés et se trouvent parfois dans une situation sans issue.

G. – Cette attention évangélique, j'en ai été témoin de très près à l'époque où j'animais une paroisse, à Huy, au centre de la Belgique. Notre communauté accueillit alors, pendant quarante-huit heures, l'évêque d'Orléans Guy-Marie Riobé. Tu aurais dû voir ça ! Dans une petite église, un dimanche à 9 heures du matin, les gens arrivaient de partout, comme dans l'Évangile. Mais l'Évangile exagère, moi pas ! Des divorcés, des divorcés remariés qui avaient parfois traversé tout le pays pour entendre une parole de miséricorde.

M. – Guy Riobé était un grand ami de mes oncles et de ma famille. Ça me touche beaucoup que tu l'évoques. Mon oncle Louis, Louis Rétif, un des frères de papa, parlait souvent de l'engagement de l'évêque d'Orléans aux côtés des divorcés remariés. Un oncle très en pointe lui aussi, qui expérimentait

une nouvelle façon de conjuguer l'Évangile avec la lutte ouvrière²⁷. Encouragé, bien entendu, par Guy Riobé que j'ai croisé chez mes parents. Je l'ai entendu quelquefois et je garde l'image de quelqu'un de mesuré, je dirais même prudent. Et pourtant la suite l'a prouvé, quel courage et quelle audace chez cet homme exceptionnel.

G. – Un homme classique, tu as raison, inquiet aussi, mais d'une belle inquiétude si j'ose dire, tant il était préoccupé par l'engagement évangélique de son institution.

M. – Puisque nous parlons de la passion blessée, je sais que Mgr Riobé voulait accueillir les divorcés remariés à la table eucharistique. Or, aujourd'hui, l'Église refuse, ce qui ajoute de la souffrance à la souffrance.

G. – Tu mets le doigt où le bât blesse le plus. Comme si la communion, le pain brisé pour la multitude, n'était pas d'abord cette nourriture qui encourage à lutter contre la blessure et contre la mort. Ce pain rompu, il est rompu « pour vous ». Et d'abord pour vous dont le cœur est disloqué. Alors quoi ? Il est paradoxal d'éloigner de la table – définitivement ! – ceux qui en ont le plus besoin. En justice, ça s'appelle une peine incompressible. Et cette approche des choses cause des dégâts collatéraux là où, vraiment, on ne les attendait pas. Ainsi, en préparant au mariage les jeunes couples dont je t'ai parlé, j'étais frappé par le fait que plusieurs d'entre eux me disaient ne pas vouloir communier ce jour-là – le jour de leurs noces ! – alors qu'ils souhaitaient la messe. On en parle très librement et je découvre dans la discussion que, pour eux, la communion suppose la perfection. La pureté. Être sans péché. C'était le grade suprême en quelque sorte, réservé aux pratiquants les plus

pratiquants, aux fidèles des fidèles. Comme ils n'allaient pas à la messe tous les dimanches, et que leur foi était habitée de questions, ils estimaient que la communion n'était pas pour eux. Je n'en revenais pas. Du coup, mais ce fut passionnant, nous avons parcouru les Écritures ensemble autour du partage du pain...

M. – Comment parviens-tu à expliquer cette position hiérarchique qui, de fait, a des retombées négatives bien au-delà de la séparation et du divorce ?

G. – Je ne parviens pas... Peut-être une réflexion de Mgr Rouet – le Riobé d'aujourd'hui – pourrait-elle nous éclairer quand il dit que l'Église est en crise de positionnement. C'est vraiment ça. Le fond du problème n'est pas l'« idéal » qu'on défend, mais le lieu d'où on le défend, le contexte dans lequel on le propose. Et surtout la non-reconnaissance de l'« idéal » de l'autre. Bien sûr, l'Église officielle pourrait répliquer : « Je ne vous oblige pas à venir chez moi. » Mais c'est trop court ! Que dit-elle des valeurs qui l'entourent ? Elle n'est pas seule à définir l'éthique. Elle n'est pas seule à défendre la vie. Pas seule à poursuivre une voie exigeante. Ce qui est humain est toujours complexe. De plus, l'Église n'a pas le monopole de l'amour. Le jour où elle sera capable de reconnaître l'idéal qu'elle n'a pas béni, d'aimer l'amour qu'elle n'a pas engendré, ce jour-là, bien des choses pourraient changer, y compris à son avantage.

M. – On parle ici du « positionnement » de l'Église catholique mais à l'intérieur du christianisme lui-même, d'autres réponses sont offertes. Du côté orthodoxe par exemple, je perçois moins de crispation.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

M. – Tu me fais penser aux déportés. Durant des années, certains, la plupart, se sont murés dans le silence. Ils avaient vécu l'impensable, ils n'en revenaient pas encore. Peut-être y a-t-il de cela chez les femmes violées, chez les enfants abusés. Un silence d'autant plus lourd que l'abuseur est une personne de confiance, un parent, un enseignant, un homme ou une femme d'Église. Car, hélas, les congrégations religieuses n'ont pas été épargnées. Dans les années quatre-vingt déjà, des amies religieuses me parlaient de ces abus qu'il fallait absolument taire pour « sauver l'établissement ». Et voilà que tout éclate et qu'apparaît au grand jour une pédophilie qui concerne bien plus de prêtres qu'on ne pouvait l'imaginer. Pardonne-moi, je ne veux pas te choquer, je sais bien qu'ils sont nombreux à faire correctement et généreusement leur boulot. Il faut le dire aussi. Mais on ne peut plus s'en tirer à bon marché en parlant de quelques cas isolés.

G. – Tu as raison d'être directe. De fait, l'ampleur du phénomène ne permet pas de le réduire à des situations marginales. Il faut l'affronter avec détermination et oser s'interroger en profondeur.

M. – Comme l'a d'ailleurs fait le Parlement belge. Et il a souhaité entendre ton témoignage et ton analyse puisque tu accompagnes des victimes depuis plusieurs années.

G. – J'ai débattu avec les députés en espérant surtout qu'à travers ma voix on entende la parole de celles et ceux qui ont souhaité me confier un bout de leur chemin. En particulier Laura qui a réussi à exprimer avec justesse des choses si difficiles vécues dès l'âge de douze ans. Et Dieu sait que Laura est « nombreuse ».

M. – Qu'est-ce qui t'a le plus frappé dans son histoire ?

G. – Une chose dont nous venons de parler et qui, chez elle, revient souvent au fil du récit : le poids du silence. En l'occurrence, ici, un silence ecclésial qui l'a blessée plus encore, dit-elle, que l'attitude même de son abuseur. Doyen, curé, religieuse, confesseur, professeur, missionnaire de passage... tous se sont tus : « Je ne peux rien faire, Laura, oublie tout ça ! Tourne-toi vers l'avenir. » Terrible. « L'Église m'a construite, m'écrivait-elle en m'adressant son texte, et l'Église m'a détruite. » Tu es sans voix quand tu reçois ces mots-là, renvoyé à toi-même. Je n'étais pas prêtre en ce temps-là, mais si je l'avais été, j'aurais pu être ce curé qu'elle appelait au secours et qui lui disait de tourner la page... Grave emprise d'une institution sur la conscience d'un individu, même sincère. On n'échappera pas à l'histoire de cette emprise-là.

M. – Après de tels témoignages, penses-tu que l'Église a pris toute la mesure du drame ? J'entends bien des excuses ici ou là, la volonté d'une plus grande transparence, l'engagement à ne plus se substituer à la justice civile. Des dédommagements financiers sont aussi à l'ordre du jour, y compris quand il y a prescription. Le pape lui-même a reçu certaines victimes et leur a demandé pardon. Mais ne faut-il pas aller plus loin encore et oser regarder de près les terrains qui peuvent, même indirectement, favoriser la pédophilie ?

G. – Tu touches à un point crucial que Laura m'a d'ailleurs exprimé dans un raccourci saisissant : « Il manque encore quelque chose à ma guérison. » Je lui demande quoi, évidemment. « Que l'Église reconnaisse sa responsabilité morale, me dit-elle, et qu'elle l'exprime beaucoup plus

chaleureusement. » Elle veut entendre un souffle, Laura, sentir une parole qui prend chair, voir un cœur qui saigne et n'a pas peur de le montrer. Et heureusement, cette parole-là, les évêques et les supérieurs religieux belges viennent de la prononcer en acceptant les conclusions de la commission parlementaire sur les abus sexuels. L'Église a reconnu publiquement sa responsabilité morale comme tant de victimes le lui demandaient. De plus, elle a décidé d'adopter des mesures réparatrices à leur égard, en particulier des indemnités financières selon leurs besoins.

M. – J'entends qu'il s'agit là d'un pas significatif, très attendu par ces personnes si blessées. Mais il me semble que le chemin doit se poursuivre et s'approfondir. Je songe, en particulier, à un examen de conscience de l'Église quant au discours qu'elle tient sur la sexualité. Pourquoi tant de crispation ? Alors qu'une parole plus humble, plus accueillante, moins tranchée surtout, apporterait un peu de sérénité. Elle ne se tient pas aux extrêmes, la sexualité, mais dans le difficile équilibre de l'entre-deux, au jour le jour.

G. – Je plaide avec toi pour une parole à la fois moins idéaliste et moins pessimiste. Quand l'Église parle positivement de la sexualité, c'est souvent parce qu'elle l'envoie au ciel ! À voler trop haut, l'homme se blesse les ailes. Des médecins sexologues qui suivent de près des prêtres pédophiles me parlaient de leur « isolement sexuel » et me disaient qu'ils se font une vision trop noire ou trop blanche de leur sexualité.

M. – Trop blanche, c'est pire que trop noire ! Une « blancheur » qui concerne aussi les époux d'ailleurs. Car cette vision angélique de la sexualité a provoqué bien des dégâts dans la vie des couples eux-mêmes. Je me souviens de cette anecdote

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans le verger de mes parents,
Comme enfermée dans ma coquille
pour être une éternelle enfant ?
Mais je ne suis devenue femme
que lorsque j'ai quitté mon nid,
Cela ne s'est pas fait sans larmes,
on en parle encore aujourd'hui !

G. – Entre toutes les femmes... de la Bible, laquelle évoquer en priorité ? Tu en chantes une trentaine. Impossible de privilégier une de tes « filles » en particulier, même en se laissant guider par la subversion !

M. – Je réponds souvent que la chanson que je préfère, c'est la dernière que je viens d'écrire... jusqu'à nouvel ordre ! Une façon de dire que je ne peux pas répondre à cette question. Mais soyons honnêtes, le temps, lui, m'oblige à reconnaître que certains titres émergent, se faufilent devant les autres, par le pouvoir du public et celui de mes sentiments à l'égard d'une histoire ou d'un personnage. C'est le mélange des deux qui fait qu'une chanson nous tient à cœur. Pour les femmes de la Bible, que tu appelles « mes filles »... (je n'irais pas jusque-là !), je me sens plus proche de certaines d'entre elles, sûrement. Si je devais classer mes préférences, Ève se trouverait en bonne place, elle a osé, mais aussi Judith, Débora, Esther, et plus tard, la Cananéenne, la Femme qui perdait son sang, et d'autres bien sûr.

G. – Et en ce moment, laquelle de ces femmes réclamerait ton attention en priorité ?

M. – Marie ! Elle aussi a beaucoup osé, mais j'en ferais une autre femme que celle dont on m'a parlé. Je l'imagine tout à fait

différente, plus encline au courage qu'à l'abnégation ou à l'effacement, plus audacieuse dans ses choix, y compris le « oui » à l'enfantement un peu prématuré qui lui est proposé au début de son histoire. Je songe à la mettre en scène à ma façon, dans une suite de chansons où je lui parlerai et où elle prendra la parole, comme une femme touchante, inquiète parfois, « battante », aussi. Je n'en ferai pas une féministe, je n'ai pas assez d'éléments pour cela, mais je la crois beaucoup plus énergique et contestataire que celle de mon catéchisme. Marie subversive, j'en suis convaincue. Mais elle a de qui tenir. Beaucoup d'autres sont des subversives, chacune à sa manière, parce qu'elles viennent troubler les idées reçues, retourner les habitudes et surtout renverser l'ordre établi.

G. – Ce qui n'est pas pour te déplaire !

M. – C'est vrai ! Mais attention, je parle d'un renversement qui construit. Elles mettent le monde à l'envers pour qu'il se retrouve sur ses pieds, ces subversives. D'ailleurs les peintres et les sculpteurs leur ont souvent donné plus d'épaisseur et de prestance que la piété traditionnelle. Un regard si intense parfois. Mais de ton côté, comment les vois-tu, les femmes de la Bible ?

G. – Je m'aperçois que le chant de leur résistance intervient souvent où on ne l'attendait pas. Et c'est ce qui fera le plus mal aux hommes, aux « hommes de Dieu » en particulier. Car ces femmes ont la prétention d'approcher Dieu autrement. Elles refusent de l'assigner à résidence. Elles ne l'enferment pas dans un seul regard. Quelles que soient leurs aventures, y compris les plus ambiguës, elles nous donnent une image complexe et fine de la divinité.

M. – Je les trouve – comme beaucoup de femmes ! – mieux ancrées dans le présent. Elles savent d'instinct ce qui se joue dans l'immédiat. Elles n'ont pas besoin de partir constamment en guerre pour soi-disant garantir l'avenir. Je ne sais plus qui a dit qu'elles attendaient moins le Messie que les hommes ! Attention, pas de naïveté : la Bible reste un livre dominé par les hommes. Dans nos sacrées saintes écritures, la femme est souvent dans l'arrière-cuisine ou dans la sacristie, avec la serpillière. C'est ce que je répons quand on me dit qu'il y a « quand même » des femmes dans l'Église. Et lorsque j'ai lu des pages et des pages de la Bible pour y trouver les femmes que j'allais mettre en scène, en dehors des incontournables et connues de presque tous, j'ai parfois eu bien du mal à donner corps à une histoire. Juste quelques lignes sur l'une ou l'autre, une apparition-disparition, un personnage fugace dans un film où il n'y aurait que des rôles d'hommes... Et le plus grave c'est que beaucoup s'en contentent et ne trouvent rien à redire : ils (et même elles parfois) chantent tout naturellement les louanges des servantes ou des cendrillons de la Bible. Et de l'Église ! Dans l'Évangile, je reconnais que les femmes sont davantage présentes, c'est indéniable.

G. – Ce serait intéressant de compter, tous livres confondus, s'il y a plus de Marthe que de Marie dans la Bible³³ !

M. – Tu en doutes ? Je te parie que les Marthe étaient plus nombreuses. Mais avaient-elles le choix ? Elles font le pain, elles tiennent la maison et se tiennent surtout dans l'ombre. D'accord, il arrive que l'une d'entre elles prenne les armes de temps en temps, et se serve même de la séduction. Pour la bonne cause, évidemment ! Enfin le droit d'être belle et attirante, de pouvoir se farder, se maquiller, sans avoir l'air d'une femme de « mauvaise vie », comme ils disent. C'est amusant d'assister à la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

leur fils : « Fais seulement en sorte que cet enfant ne soit personne dans ton histoire, fais qu'il soit un homme simple, content de l'être et qu'il ne se fâche qu'avec les mouches⁴⁷. »

M. – Comme si elle avait un énorme pressentiment. On ne peut pas dire que sa prière ait été exaucée...

G. – Pas tout de suite, en tout cas.

M. – C'eût été le Paradis pour elle, un fils qui ne se fâche qu'avec les mouches... Au lieu de cela, elle va le suivre de rupture en rupture : quitter le Temple, quitter la maison, quitter la synagogue, quitter la filiation (« qui est ma mère, qui sont mes frères ? »), quitter la Chambre Haute de la Dernière Cène, quitter le jardin de Gethsémani... Et le suivre de loin.

G. – N'est-ce pas le plus dur pour une mère ? Être proche... de loin ?

M. – Une mère est souvent secouée par ses enfants. Je crois que nous vivons toutes, à un moment ou à un autre, cette situation. Car ils sont parfois durs avec nous. Ils veulent qu'on leur laisse la bride sur le cou. Leurs mots nous blessent, nous ne comprenons pas, ou pas tout de suite. Marie en sait quelque chose. Et ça commence tôt. À Cana déjà, lors des fameuses noces, quand elle lui fait remarquer, attentive : « Ils n'ont plus de vin », et qu'il réplique du tac au tac : « Femme, que me veux-tu⁴⁸ ? » Je ne comprends pas cette dureté. Elle a tellement donné, elle est tellement « juste », là encore. Et il la rabroue.

G. – Oui mais, finalement, il va quand même exaucer sa demande ! C'est vrai qu'à première vue il la repousse mais ça n'a

pas l'air de trop la troubler. Tu remarques qu'elle accepte la distance justement. Elle ne joue pas les mères éplorées, elle ne fait pas de chantage affectif. Elle se retire confiante et « s'éloigne vers l'intérieur » comme l'a si bien dit Jean Debruyne qui se réjouit que Jésus l'appelle « Femme ». « Être femme est donc bien un mot de Dieu, commente-t-il, une Parole créatrice⁴⁹... »

En fait, ce récit de Cana, si simple à première vue, est très marqué théologiquement. Saint Jean, par ce signe de l'eau changée en vin, annonce l'ouverture de la mission de Jésus. Il proclame un renversement. De nouvelles noces se préparent. C'est dans le manque que va naître l'abondance. Et Marie n'y est pas pour peu puisqu'au moment où Jésus lui réplique : « mon heure n'est pas encore venue » (sous-entendu : « tu vas trop vite, maman ! Ne précipite pas, ça prend du temps la venue du Royaume »), elle dit alors aux serviteurs : « Quoi qu'il vous dise, faites-le. » Elle y croit. Et il va avancer l'« heure » ! C'est aussi par elle que le miracle advient. Influence d'une femme dans le secret. Mais c'est ce que dit ta chanson :

*À la croisée de tes silences,
C'est par toi que tout recommence.*

M. – J'ai tenté de dire que ce silence était plein d'invention, d'imagination. C'est par Marie que du nouveau advient. On l'oublie trop. Attention, je comprends que beaucoup cherchent en elle un encouragement, une consolation. Il y a un temps pour être consolé. Il ne faut surtout pas le mépriser. Mais il faut aussi célébrer la Marie qui a douté, qui a osé, qui s'est inquiétée. Une vraie femme.

G. – Je me dis qu'une fois de plus – tu connais mon obsession ! – le langage poétique peut libérer Marie des vêtements trop lourds dont on l'a recouverte. Et là, on a l'embarras du choix. Juste quelques expressions qui me traînent dans la tête. Ainsi, Bernanos voyait en elle « une petite fille plus jeune que le péché ». Jean-Claude Renard dit presque la même chose en la regardant comme la « femme d'avant le froid », « penchée sur le sommeil de Dieu », précise Patrice de la Tour du Pin. Et Jean-Paul Sartre qu'on n'attendait peut-être pas dans ce chapitre... imagine qu'aucune femme n'a tenu dans ses bras, pour elle toute seule, « un Dieu tout petit, un Dieu tout chaud qui sourit et qui respire ». De son côté, le poète Laurice Schéhadé, et ça rejoint ta Marie « à peine fruit », n'oublie pas les années lumineuses de cette petite fille palestinienne, quand il propose dans un raccourci souriant ce verset si bien accordé à ta chanson :

*Le bonheur jouait au bonheur
Sous les orangers de mon pays
Marie
Belle Marie*⁵⁰.

M. – On a besoin de poésie pour raconter Marie, je te rejoins, et je la vois bien cette petite Palestinienne sous les orangers. Il n'empêche que je préfère me l'imaginer en femme. Les petites filles, c'est un fantasme d'homme ! Quand je relis son histoire, je me dis qu'il en a fallu, de la stature, pour faire face comme elle l'a fait, pour enfanter dans un contexte aussi difficile. Tu sais, j'ai toujours été irritée par la dévotion (douteuse) de trop d'hommes d'Église à l'égard de Marie. Mère de substitution, femme alibi, femme fantasmagorique, inaccessible, et, par-dessus tout, femme... « pure » ! Je me méfie de tout cela comme de la peste. J'ai l'impression que si l'on a travesti Marie de la sorte,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

G. – Silence d'autant plus important que les mots d'amour que tu voudrais oser pour lui sont encore « entaillés de cicatrices » ?

M. – De cicatrices, de déceptions en tous genres, de blessures liées à un enseignement désincarné qui ne m'a pas seulement laissée sur ma faim mais m'a menée au bord de la rupture. Les mots d'amour que je voulais utiliser saignaient encore. Heureusement, la lecture des Écritures m'a donné un autre regard. Et puis j'ai découvert *Dialogues avec l'ange*⁵⁶. Ça t'étonnera peut-être, mais ce livre m'a encouragée à faire, petit à petit, le chemin inverse, en tout cas un chemin différent, ce qui m'a permis d'approcher un Dieu dont on m'avait si mal parlé depuis si longtemps. Les questions demeurent, les doutes aussi, mais je le regarde autrement, je peux m'appuyer sur lui, en recevoir parfois une lumière. Je ne suis plus déçue et mon désir reste vivant.

Mais toi... ton désir de lui ?

G. – Je me sens très accordé à ton refrain car mon désir aussi est fragile à dire. Et comme toi, Dieu, je le rencontre plutôt en coulisses. Mais en coulisses, ce n'est pas en cachette ! Il y a beaucoup de vie en coulisses. Je veux dire qu'à propos de Dieu, il est important de se tenir derrière le décor. Comment expliquer ? Il y a si souvent maldonne à ce propos, à notre époque en particulier, où l'on croit parfois honorer Dieu en l'appelant sur scène et en le mettant sous le feu des projecteurs.

M. – Au risque de l'éblouir.

G. – Ou de le brûler. En oubliant, comme le répète Michel Serres, que « Dieu est notre pudeur ». Comme c'est juste ! Voilà

des années que cette expression m'accompagne. Et il ajoute, je ne sais plus où, mais je connais par cœur : « Ce qu'il a d'infini en lui, Dieu, c'est sa fragilité. Aussi ne peut-il être protégé que dans ce qu'il y a de plus caché en nous. » Voilà bien le paradoxe et un des grands enjeux d'aujourd'hui, un enjeu sérieux, que je ne veux surtout pas réduire, mais qui indique une faille profonde à l'intérieur même des religions : un Dieu murmuré ou un Dieu proclamé ? Je crois, personnellement, que la parole murmurée rejoint plus en profondeur et pour plus longtemps. Elle n'est pas une peur mais une pudeur justement, et donc un respect.

M. – Comme je suis d'accord avec toi ! Tu vois, je parlais d'intimité tout à l'heure et la phrase de Michel Serres résonne très fort en moi. Quant à la fragilité de Dieu ? Je ne sais pas... N'est-ce pas nous qui le rendons fragile aussi ? À travers l'idée que nous nous faisons de lui. Un regard à géométrie variable, soumis aux tempêtes et aux changements climatiques dans nos vies et dans nos cœurs ? D'ailleurs, même les évangiles varient les angles d'approche. Eux-mêmes reflètent les états d'âme et les préoccupations du moment.

G. – Heureusement ! Ils ne sont pas prisonniers d'une seule idéologie...

M. – Justement, je les aime bien, moi, ces balbutiements. Je me méfie des « balises » fabriquées dans « les palais dormants des princes protégés » et qui, soi-disant, nous aident à marcher. Je préfère me laisser conduire par l'inattendu de rencontres incertaines comme celles du Centurion, du « Bon » Larron, de la Femme adultère, de la Samaritaine. Voilà mes « repères » : ces cœur à cœur de Jésus avec des gens pas trop fréquentables.

G. – Et comme eux, tu plonges à sa rencontre, même en coulisses, mais dans l'ouragan. Encore l'ouragan !

M. – Pour t'embêter j'ai employé le mot « tempête » à l'instant, mais oui, j'adhère à cette image de l'ouragan, car elle me permet de faire comprendre à quel point je suis sans cesse déstabilisée. Je fais des allers et retours, je vais, je viens, et quelque chose me dit que ce Dieu que je cherche ne me laisse jamais de répit.

G. – Par contre, il te laisse des sentiers où tu peux l'affronter.

M. – D'accord, je conteste, je rue dans les brancards, mais je crois qu'il aime ça ! D'autres vont le rencontrer autrement j'imagine. On n'a pas tous le même parcours. Certains suivent une route toute tracée. Très peu pour moi ! Rendez-vous au point d'orgue comme on dit en musique...

G. – Toi, ce serait plutôt l'*allegro furioso*...

M. – Parfois *grazioso*, allons ! Mais je reconnais le *vivace* du combat. *Con espressione*, mon Père ! Aimer Dieu, un homme, une femme... Jamais facile tout ça. Se rechoisir, se réépouser, cheminer par tous les temps, se coltiner de temps en temps. Pas simple de partager sa vie, son espace. Même avec Dieu ! Il est plein d'imprévu, Dieu, jamais là où on l'attend.

G. – Je rejoins aussi ce Dieu biblique que l'on peut combattre, corps à corps. Et en sortir vainqueur. Blessé mais vainqueur. Comme Jacob au torrent du Yabboq⁵⁷. Ou comme la Cananéenne dont nous avons parlé.

M. – Un Dieu qui rend libre, ça ne court pas les rues. Il a bon

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que tu voudrais t'y exprimer tout autrement. Mais ce qui me frappe surtout, à quatre reprises, c'est la répétition de « Je te cherche, je te cherche ». Et ces mots-là, à la fin, tu les prolonges.

M. – Je cherchais et je cherche encore parfois, à quoi Il ressemble derrière toutes les caricatures et les déguisements dont on l'a affublé. Je sentais bien, quand j'ai écrit ce texte, que Dieu était ailleurs et différent. C'est ça, le « je te cherche ». Mon intuition me disait qu'Il n'était pas dans le prêt-à-prier des églises que je fréquentais. Mais c'était encore le début de ma quête. Et il me fallait le perdre pour le retrouver. Ça me fait penser à une chanson d'amour que j'ai écrite quelques années plus tard. Je trouve qu'elle s'applique aussi à Dieu : « Faut-il un peu te perdre pour t'aimer vraiment ? » J'y pense souvent et il me semble qu'il est nécessaire de s'éloigner, de perdre un peu l'autre, ou l'Autre, pour le retrouver.

G. – Je ne dis pas que je fais le chemin inverse mais moi j'ai besoin du Dieu « à l'Église » pour aller vers le Dieu « en rue ». Un peu à la manière monastique, si je m'autorise le rapprochement. Peut-être as-tu vu le film de Xavier Beauvois *Des hommes et des dieux* ? Je trouve que l'insertion de ces trappistes au cœur de la précarité et de l'angoisse de la population algérienne est telle que la « rue » et l'« église » ne font plus qu'un. N'est-ce pas l'idéal ? Mais, j'en conviens, une telle adéquation est assez rare.

M. – J'ai vu aussi ce beau film. Impossible d'y rester insensible. Mais moi je ne ressens pas le besoin de faire ce « détour » dont tu parles. À chacun son chemin, tu sais bien. Quant à la vie monastique... elle me fait l'effet d'une prison ou d'une exclusion (volontaire) de la vie tout court. L'enfermement, quel qu'il soit,

me fait une peur bleue. Je n'arrive pas à comprendre cette démarche de l'intérieur. Elle me donne plutôt froid.

G. – Une vie si chaleureuse pourtant ! Et pleine de tension. Aucun moine, aucune moniale ne m'a payé pour défendre la profession. Je vois simplement que ma perception est très différente de la tienne. Mais c'est plus qu'une perception. Je fréquente les abbayes de près depuis des décennies et je ne suis pas loin de penser que si l'Église catholique garde une chance de s'ouvrir, cette ouverture viendra peut-être du monde contemplatif, bien plus engagé qu'il n'y paraît dans l'actualité du monde tout court. Et surtout, bien plus libre intérieurement.

M. – Mais n'est-ce pas une fuite ?

G. – Peut-être, parfois. Je ne veux pas généraliser. Mais on peut aussi fuir le monde dans le monde. Et pas peu ! Alors qu'en général, la vie monastique est plutôt réaliste et marquée par la lucidité. Par l'humour aussi, bien plus qu'on ne l'imagine. L'ami moine dont je t'ai déjà parlé, Jean-Yves Quéllec, qui a écrit de belles choses sur l'« étrangèreté » de cette vie monacale, explique que les moines sont appelés, non pas à désirer un autre monde, mais « à vivre autrement dans ce monde-ci, à chérir passionnément, sans arrière-pensée, la terre splendide et douloureuse des hommes⁷³ ». Mais je m'éloigne un peu de ta chanson... Rien qu'un peu puisqu'on chante aussi dans les abbayes.

M. – La musique y est assez différente à mon avis !

G. – Alors, revenons à la tienne, et à tes mots. Dans le deuxième couplet de cette chanson *Comme on s'ennuie dans ton église*, tu

dis :

*Moi, j'aurais aimé
Crier ton nom et te chanter,
Crier de joie et te danser.*

M. – J'avais envie d'envoyer un grand coup de pied dans la fourmilière ! Casser l'étroitesse des carcans rituels, retrouver des mots d'aujourd'hui – comme toi d'ailleurs – redonner un sens à des gestes et à des paroles séculaires, et même, pourquoi pas, accueillir la danse dans la célébration.

G. – Puisque tu parles de danse, je garde un magnifique souvenir de la nuit de Pâques, il y a quelques années. Tu sais, une de ces visites qu'on ne reçoit pas tous les jours. Ni tous les ans. Et je dis visite pour dire visitation. Je t'explique. L'aumônier des artistes, à Bruxelles, Henri Lambert à l'époque, prend contact et me dit : « J'ai reçu le musicien Steve Houben qui aimerait faire baptiser sa petite fille, Alix. Elle a huit ans. J'ai dit oui, bien entendu, mais je lui ai suggéré que ce soit chez toi. Pour la circonstance, ton prieuré est mieux adapté que la cathédrale... » J'accepte avec joie mais à une condition : « Que vous veniez, Steve, avec votre quartet. » Tu n'as pas idée. Quelle nuit ! Flûtiste et saxophoniste exceptionnel, un des tout grands du jazz contemporain, Steve a créé une musique originale pour sa fille. Et pas que ça ; il nous amène une danseuse qui, en grand silence, va évoquer Marie-Madeleine avant de danser en duo avec la petite Alix : un mouvement d'action de grâce à la fin du baptême. À travers leurs pas autour de l'autel, les femmes vont vraiment annoncer la résurrection... Mais surtout, je n'ai pas oublié, cette interpellation qui me réchauffe encore le cœur aujourd'hui : « Gabriel, voulez-vous me faire un dernier plaisir ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mal vu. Un rabbi respectueux de sa vocation n'a pas à se fourvoyer dans ce compagnonnage-là !

G. – D'ailleurs, les apôtres eux-mêmes en sont déconcertés. Et pas peu. Si tu as remarqué, ils ne parlent jamais publiquement à une femme. Jésus oui ! Regarde l'épisode de la Samaritaine. Ils sont choqués. Ils ne comprennent pas. J'en fais un argument positif, car les rédacteurs de l'Évangile avaient avantage à gommer ces dialogues de Jésus avec les femmes. Or, très honnêtement, ils les ont gardés pour la postérité...

M. – Je remarque aussi que Jésus n'humilie jamais une femme. Ce n'est pas rien. L'as-tu entendu parler une seule fois du péché d'Ève ? Jamais ! C'est après que tout cela viendra. Augustin, Thomas d'Aquin. Ceux-là, dis, pardon ! Primauté du sexe masculin, évidemment. La femme « auxiliaire » de l'homme, bien entendu. Puis les papes successifs et leurs entourages vont s'installer à demeure dans une anthropologie dominée par l'homme. Alors que, dans l'Évangile, justement, les femmes sont présentes à des moments décisifs, à la naissance, à la mort, quand il faut sortir des frontières, quitter l'étroitesse du Temple. Soyons clair : la femme est là quand il faut libérer Dieu ! Ce n'est pas un argument, cela ?

G. – Un argument essentiel. Tu rejoins d'ailleurs les propos d'un de mes collègues de l'Université de Louvain, le professeur André Wénin, exégète et doyen de la Faculté de théologie. Dans un livre stimulant, *Vives femmes de la Bible*⁸⁰, il explique que ces femmes « jouent un rôle déterminant » et « posent des choix qui engagent l'avenir ». Ce n'est pas rien. Alors si, dès le départ, elles engagent l'avenir, quelle place l'Église leur réserve-t-elle au présent ?

M. – Tu me pardonneras mes obsessions, mais je reste marquée par la figure de Marie-Madeleine. On en a déjà parlé, je sais, et pourtant j'y reviens. Parce que j'y vois une vraie « apôtre », et désignée par Jésus. « Il n'a appelé que les Douze ! » Allons donc ! Pourquoi s'emprisonne-t-on soudain dans un passage particulier au lieu de regarder l'appel qui traverse tout l'Évangile ? Et tant que j'y suis, je pousse plus loin. N'est-elle pas, elle, l'Apôtre par excellence, plus appelée encore que les Douze ? J'aime imaginer une grande tendresse entre elle et Lui. Et quand on parle du « disciple que Jésus aimait », depuis toujours je me plais à penser que c'était elle. Que Jean me pardonne ! Or, là aussi on préfère une affection entre hommes à la tendresse ou même l'amour du Christ pour une femme. Tu vas encore dire que je m'écarte. Mais la vocation apostolique de Marie-Madeleine, elle est claire, non ?

G. – En tout cas, saint Hippolyte de Rome, célèbre exégète des II^e et III^e siècles, l'appelait *apostola apostolarum*, l'apôtre des apôtres.

M. – Tu vois ! Mais on l'a quand même laissée dans sa niche ! Apôtre des apôtres, on l'applaudit, mais qu'elle ne nous approche pas. Prêtresse ? Où allez-vous chercher ça ? Mais vous n'y pensez pas !

G. – Ton énervement fait plaisir à voir ! Et tu n'es pas seule. Élisabeth Dufourcq, dans son exceptionnelle *Histoire des chrétiennes*, voit dans « Marie de Magdala et l'autre Marie⁸¹ » des femmes chargées par le Christ de transmettre aux disciples l'ordre du retour aux sources⁸². C'est magnifique. Et tellement fondamental : ces femmes d'avenir vont s'appuyer sur le chemin des origines.

M. – Je suis heureuse de t'entendre. Et très encouragée aussi de croiser des hommes, y compris des hommes d'Église (et tu en es !), qui se battent pour plus d'ouverture. Et pour qu'on cesse tout simplement de nous imposer une lecture aussi étroite des origines chrétiennes. Alors, explique-moi le blocage. Que faut-il encore pour ordonner une femme ?

G. – Il faut lutter contre l'orgueil sacerdotal ! Et ce n'est pas rien. Je peux en parler avec simplicité... car cet orgueil nous menace tous, nous les hommes prêtres, même dans l'inconscient. Alors que l'Évangile me paraît si clair sur ce point. N'es-tu pas frappée comme moi par l'insistance répétitive de Jésus lorsqu'il s'en prend au système du Temple ? Par ailleurs, vois comme il dénonce ceux qui « lient de pesants fardeaux et les mettent sur les épaules des hommes, alors qu'eux-mêmes se refusent à les remuer du doigt⁸³ ». Donc, pour répondre à ta question, je vois un préalable fondamental : avoir le courage d'abandonner une organisation cléricale dénoncée par Jésus lui-même. Voilà, pour moi, le plus déterminant. Sans cela, il sera impossible d'ouvrir sereinement la question de l'ordination des femmes dans l'Église catholique.

M. – Une question me brûle encore les lèvres : saint Paul ! À première vue, il n'a pas l'air « clérical » quand on l'entend parler avec ferveur de ses amies...

G. – Il en cite explicitement quinze par leur nom ! Des femmes, souvent, chez qui il a trouvé refuge et affection.

M. – Justement ! Même lui, il insiste sur l'égalité des sexes : « Il n'y a plus l'homme et la femme... car tous vous ne faites qu'un dans le Christ⁸⁴. » Dis-moi, où est l'erreur ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le tombeau d'un pharaon qu'elle aurait aimé trois mille ans plus tôt. Mais l'important est ailleurs. Pour une fois, il y a un aspect érotique très fort dans mon texte. Elle réclame sa « résurrection » au féminin avec tout ce qui la fait « femme », y compris le baiser, la pénétration. Elle veut de l'amour à tous les étages et c'est ainsi qu'elle renaîtra, dit-elle. J'ai été bouleversée d'avoir écrit ça. Je pense vraiment que ces mots venaient de loin, du plus profond de moi. Mais tu fais bien de la citer dans ce chapitre. Elle y a toute sa place. Elle aussi réclame de sortir de l'enfermement pour prendre la Parole.

G. – Je pense à « ta fille » au pays des druides. Ton Égyptienne aussi réclame du vin...

M. – Au temps de mes timidités, il me fallait souvent un verre de vin pour « oser dire » ce que j'avais sur le cœur. Ma timidité est en veilleuse mais le vin toujours à mon goût... Je remarque qu'aujourd'hui beaucoup de femmes apprécient ce partage du vin dans la vie quotidienne. Elles aiment lever leur verre. C'est un beau symbole. Je crois qu'il y a une bonne ivresse. Le vin, ça relie et ça délie.

G. – À propos de « délier », tu nous conduis au bord d'un curieux tombeau. Au début, on pense à Lazare, mais après...

Oh oui, déliez-moi les jambes

Et libérez mon corps de son étui de chanvre

[...]

Oh oui, déliez-moi les lèvres

Donnez-leur un soupçon de salive ou de fièvre.

M. – Un Lazare au féminin, pourquoi pas ! Mais « ma » Lazare

ne veut pas seulement sortir de ses bandelettes pour revivoter. Elle veut une autre vie « dans son ventre et ses seins », que quelqu'un la sorte de son tombeau et de son silence. Et qu'il viole ses trois sarcophages ! Délicatement quand même. Alors...

*Vous sentirez mon cœur,
Si vos doigts se font tendres,
Palpiter doucement
Son retour à la vie.*

G. – Elle est terrible l'atmosphère de ta chanson. On entend d'abord un cœur qui bat... et puis cette musique à suspens sortie tout droit d'un film d'Hitchcock ou d'un roman de Simenon. D'ailleurs, ton dernier mot, c'est... assassin.

M. – Et l'avant-dernier : silence ! « Mon cri dévastera/Le silence assassin. » C'est une histoire à suspens si on veut – et c'est vrai que la musique donne un peu le frisson, mais il y a plusieurs sortes de frissons. Car au-delà du suspens, je tiens beaucoup au côté symbolique de la chanson. Fantasmagorique aussi. La délivrance par l'érotisme et la sensualité. Cette femme enfermée ne dort pas. Elle donne des ordres. Elle en a assez d'être au placard et elle exige : « Soulevez-moi de terre ! » Je m'efface devant ces mots qui me dépassent, un peu comme pour *Déesse*. Cela m'arrive parfois d'utiliser des mots venus d'ailleurs. Tu connais ça aussi, ces paroles qui te parviennent du plus profond, comme un cadeau. Mais puisque tu parlais de Lazare... c'est vrai qu'on peut rapprocher ma chanson du texte de saint Jean. Au tombeau de son ami, à Béthanie, Jésus crie aussi d'une voix forte : « Lazare, sors ! » Un cri dévastateur. Et juste après, il dit aux gens : « Déliez-le et laissez-le aller¹⁰² ! »

G. – C'est tout le problème de la femme dans l'Église. On attend qu'un nouveau prophète dise « aux gens » d'une voix forte : « Déliez-la et laissez-la aller ! »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

évangélique.

M. – Jusqu'où peut-on élargir cette compassion ? Je connais des personnes âgées qui veulent « en finir », par découragement, par lassitude. Leur « maladie » ne conduit pas immédiatement à la mort. Elles sont malades de solitude. Ou alors, mais c'est proche, elles nous disent à demi-mot : « Je n'accepte pas ma dégradation. Je commence le calvaire d'Alzheimer, je viens de tomber pour la première fois et je veux que ça s'arrête là. Je pressens que, bientôt, je ne serai plus moi-même, alors, je préfère saluer à temps... » Que répondre ? Comme pour l'avortement, je suis très réservée à l'égard de l'acte de mort. Mais comme c'est difficile. Et comme je comprends le désir d'en finir quand la vie n'est plus que souffrance et surtout abandon, la pire souffrance peut-être. Quelle force hors du commun pour continuer à vivre dans ces conditions-là ? Et quel sens ?

G. – Je suis assailli par ces questions, dans le courrier, lors des conférences. Je te donne un exemple révélateur. À Bruxelles, en 2009, une vieille dame, Amélie, a fait la grève de la faim pour obtenir l'euthanasie car elle ne se trouvait pas dans les « conditions légales », si j'ose dire. Mais il y a des tas d'Amélie. Je pense à la chanson de Lynda Lemay, *La centenaire*, qui répète de refrain en refrain :

Mais qu'est-ce qu'elle fait la mort ?

Si j' méritais l'enfer

Alors c'est réussi

Car je suis centenaire

Et j' suis encore en vie.

Il y a sûrement des centenaires heureux. Et heureuses. Heureusement ! Il n'empêche que cet appel au secours vient nous frapper en pleine face.

M. – J'ai envie de prolonger avec Jacques Brel : « Mourir, la belle affaire, mais vieillir ! » Comme il a raison. Vivre en bonne santé le plus longtemps possible, d'accord, c'est bon à prendre, mais quand le corps nous lâche ? On rêve de partir en douceur, bien entendu. Et si la douceur rate le rendez-vous ? Cette douleur de la dégradation, comment la rencontrer en vérité, sans tricher ? Que « répondre » à Amélie ?

G. – Je ne suis sûr que d'une chose : Amélie se voit aussi dans mes yeux. On ne peut pas séparer mon regard sur elle et le regard qu'elle porte elle-même sur sa diminution. Ce n'est pas qu'une affaire de courage personnel mais une responsabilité collective. Reconnaître la grandeur d'une vie fragilisée, c'est faire grandir l'humanité. Quelle place offrir à celles et ceux qui ne suivent pas le rythme ? Sans oublier tous ceux qui ne seront jamais en bonne santé et qui voient aussi les années passer. Pour rejoindre *La centenaire* de Lynda Lemay, a-t-on encore le droit d'être vieux ?

M. – À l'autre extrême – mais les deux se touchent – je pense à ceux qui ne seront jamais vieux. Et parfois même jamais jeunes. C'est terrible de voir partir son enfant.

G. – Terrible à tout âge, même quand l'enfant a cinquante ans. Une vieille maman me confiait son désespoir d'être encore là alors que la maladie venait d'emporter son fils déjà âgé. *Un enfant ne doit pas mourir**, dis-tu.

M. – Une chanson déchirante pour moi, je n'osais pas l'écrire. Pourtant, elle m'était souvent demandée à travers des témoignages, dans une lettre, à la fin d'un spectacle : « Racontez-leur comme c'est difficile et douloureux de perdre un enfant... Elle avait dix-sept ans, il avait trente ans, quelques mois... » Qu'importe, la douleur est la même. Et puis j'ai cédé, j'ai écrit, les larmes aux yeux, car lorsqu'on a des enfants, et c'est mon cas, on épouse toujours la douleur des autres. Mes mots me blessaient. Je ne savais pas encore qu'un jour, quelques années plus tard, ma propre sœur et son mari vivraient ce que j'ai décrit... l'accident, le coup de fil, la vie qui bascule. L'impossibilité aussi de revenir en arrière, la douleur. Deux fois dans la même année, deux enfants, comme une malédiction. Je n'oublierai jamais.

G. – Je pense à ce couple rencontré il y a peu, brisé par la mort d'un fils de vingt-quatre ans. « Tu es là, écrit la maman à son Maxime, nu, comme un nouveau-né. » Un fils qui, dans les derniers jours, s'abandonne totalement. Il a besoin qu'on le prenne comme un tout-petit :

... Tu n'es plus dans ton corps...

C'est papa qui me le dit.

Il t'a pris dans les bras.

Moi, je suis au sol

Je ne peux pas.

Je ne peux plus.

Quand la maman ne peut plus, il arrive que le papa mette au monde... et qu'ils redonnent jour à deux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et moi, je me souviens qu'il y a plus de vingt ans
Je t'espérais comme le printemps,
Et moi, je me souviens qu'il y a plus de vingt ans
Comme toi, j'attendais un enfant.

*De mère en fille, on se racontera toujours
De mère en fille, notre plus belle histoire d'amour
Elle se répète au fil des temps
De cœur en cœur elle se répand
Quand on porte un enfant.*

Tu tiens une planète à l'intérieur de toi
Qui palpète et cogne tout bas,
Tu tiens une planète où la vie, pas à pas,
S'arrondit, lentement, sous tes doigts.

Et moi, je me rappelle un peu du temps passé
Où dans mon corps je t'ai bercée,
Et moi, je me rappelle un peu du temps passé
Quand soudain, je t'ai sentie bouger !

De mère en fille...

Les mots difficiles à dire (ma mère)

J'aurais voulu te parler de tout ce qui fait ma vie
Et des chemins de traverse que j'ai pris,
Des bonheurs et des blessures qui jalonnent mes années
Je n' suis pas tout à fait sûre de pouvoir les raconter.

Ma mère aux yeux lointains, quand j'étais petite fille,
Entre ton cœur et le mien, tu sais, il y avait la famille.

Je t'aurais voulue pour moi, mais tu avais tant à faire,
Que bien sûr je n'osais pas te parler,
MA MÈRE...

*Quand les mots ne viennent pas
Quand leurs ailes sont brisées
Il leur faut une musique
Pour qu'ils sachent s'envoler
Les mots difficiles à dire
Sont plus faciles à chanter !*

J'aurais voulu te parler du tunnel de mes amours
Et des jardins que j'éloigne du plein jour,
Tous les chagrins solitaires qui font se tordre le cœur
Et ces milliers d'après-guerre qui le rendent bâtisseur.

Ma mère aux yeux velours, mon passé te réclame
Les barrières sont tombées, tu vois, depuis que je suis
femme.
Pour ne plus noyer mon cri à longueur de muselières,
J'ai toujours besoin de toi, dans ma vie,
MA MÈRE...

Quand les mots ne viennent pas...

Votre amour

Votre amour a tenu, votre amour a duré
Contre toute vertu, contre vents et marées
Votre amour a fleuri, votre amour a germé
Entre soleil et pluie, tout au long des années.

Mon père, ma mère
Je voudrais vous remercier
Papa, maman, de vous aimer simplement.

Votre amour a conduit son navire en plein vent
Pour voguer sans abri entre neige et printemps,
Votre amour a choisi de porter des enfants
Comme on risque ses fruits sur la branche du temps.

Mon père, ma mère
Je voudrais vous remercier
Papa, maman, de vous aimer simplement.

Votre amour a construit lentement sa maison
Des amis sont venus de tous les horizons,
Votre amour a forgé des soleils à foison
Pour nous donner le cœur d'inventer nos moissons.

Mon père, ma mère
Je voudrais vous remercier
Papa, maman, de vous aimer simplement.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quand les damnés de la guerre
Mettent un écran de colère
Entre l'enfance et la douceur,
L'avenir tremble de peur !
Quand les damnés de la guerre
Cachent le feu dans leurs chairs,
Cousues de bombes et de fureur,
Ils plantent une arme en plein cœur
De l'Espérance !

Malgré la terre amputée,
Au pied des murs barbelés,
Est-ce que la Vie revient toujours
Offrir un cœur de secours ?
Malgré la terre amputée,
Les innocents massacrés
Combien faut-il de mots d'Amour
Et de caresses en retour... Après les larmes ?

À Tegucigalpa

*Une petite fille, une enfant de douze ans,
Est morte ce matin, dans un champ de tabac
Et la petite fille avait des cheveux blancs
À force de mourir, à Tegucigalpa,
À force de mourir, à Tegucigalpa.*

Tous les gens ont la vie dure
Au village d'Olancho
Et pour toute nourriture
Du maïs avec de l'eau.

Une petite fille...

Tous les vents de la montagne
Vous diront qu'elle a gémi
Sur le sol de sa cabane
Douze jours et douze nuits.

Une petite fille...

Les enfants de l'ambassade
Quand ils font un beau dessin
Mangent à se rendre malades
Des sucettes au sucre fin.

Une petite fille...

Drôles de cailloux

Ils cueillaient dans les jardins
De la terre à pleines mains
Drôles de cailloux, dans les broussailles.
Les enfants ne savent pas
Que la mort sourit parfois
Au revers éblouissant d'une médaille !

*On disait « la guerre est finie »
Mais elle jouait dans la poussière
Mine de rien dessous la pierre
Elle a mordu dans la vie
Pour mélanger les éclairs avec les cris !*

À Phnom Penh ou à Beyrouth,

Dans les champs, au bord des rout's,
Les fleurs sont rouges d'étincelles.
Les vivants oublient déjà
Que la mort est sous leur pas
Des milliers de barbelés en sentinelle !

Elle est encore de saison
Mais ne dit jamais son nom
C'est une guerre après la guerre.
Des soldats viendront demain
Ramasser dans les jardins
Ce que d'autres avaient semé dans la colère.

C'est un enfant-soleil

*C'est un enfant qui ne sera jamais
Comme les autres.
C'est un enfant pas tout à fait pareil,
C'est un enfant-soleil.*

Depuis longtemps, nous l'avons désiré
Depuis longtemps nous l'avons dessiné
À l'intérieur de tous nos paysages.
Et puis un jour, un jour il est venu,
Presqu' étranger, tout à fait inconnu,
Avec en plus un drôle de visage...
Nous avons détourné le cœur un instant
Pour accueillir avec des pleurs, notre enfant.

C'est un enfant qui ne sera jamais...

Il a grandi, un peu plus lentement,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Par tous les signes de vie
Que j'essaie de sauver...
Je vous aime, je vous aime, je vous aime !*

Par l'océan dévasté
Que la mort envahit
De colères en colères,
Loin des forêts dénudées
Par des hommes en folie
Détrousseurs de la terre...

Par-delà les incendies...

(Pont musical)

Loin de vos rêves fanés
Dans un monde en sursis
Qui se rogne les ailes...
Un avenir condamné,
Vos enfants interdits
D'humanité nouvelle !

Par-delà les incendies...

CHAPITRE 7

Un jour il m'est venu des ailes

*Un jour il m'est venu des ailes
Alors vous m'en avez voulu
Car depuis lors vous n'êtes plus
Ma seule planche de salut.*

Vous aviez su mieux que personne
M'entretenir à vos genoux
À cause d'un pépin de pomme
Qui vous est resté dans le cou !
Il faudra que je vous pardonne
À vous mon père ou mon époux
Toutes ces années de torchonne
Où vous ne m'aidiez pas beaucoup !

*Un jour il m'est venu des ailes
Alors vous m'en avez voulu
Car depuis lors vous n'êtes plus
Ma seule planche de salut.*

Écoutez bien le glas qui sonne
Du temps qui me liait à vous
Pour être servante ou madone
Et pour vous cajoler surtout !
Les mots que je dis vous étonnent
Et vous dérangent tout à coup
Mais les devoirs qui m'emprisonnent
J'apprends qu'ils me venaient de vous !

Un jour il m'est venu des ailes...

Vous n'aimez pas que je raisonne
Et vous en êtes un peu jaloux
Dès que la liberté me donne
L'audace de parler sans vous !
Ne dites plus que je braconne
Dans vos forêts de loups-garous
Mes fruits sont mûrs, ma terre est bonne
Je vous en donnerai le goût !

Un jour il m'est venu des ailes...

Samaritaine

J'étais venue là pour chercher de l'eau,
Il avait grand soif et il était beau,
Il m'a demandé de lui en donner,
J'étais étrangère et il m'a parlé.

*Je suis en quête de tendresse
Depuis mon premier jour,
Je suis en manque de caresses
Au fil de mes amours,
Et mon cœur a changé d'histoire
Quand il a su donner à boire
Toute l'eau qu'il avait gardée !*

Il sait plus de choses sur mon passé
Que vous autres, ici, qui me connaissez.
Il m'a dit le nom de tous mes maris
Et celui de l'homme avec qui je vis.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

50. Laurice SCHÉHADÉ, *Jardins d'orangers amers*, GLM, 1959, présenté par Pierre-Marie Dumont dans *Je vous salue Marie*, Paris-Limoges, Droguet Ardant/Brepols, 1979, p. 26.
51. Matthieu 9,18-26.
52. Lévitique 15,19-32.
53. Matthieu 15,21-28.
54. Jean-Yves LELOUP, *Une femme innombrable*, Paris, Albin Michel, 2002.
55. Jacques HENRARD, *Le marcheur à genoux*, Paris-Lausanne, L'Âge d'Homme, 2008, p. 65.
56. Gitta MALLASZ (recueilli par), *Dialogues avec l'ange*, Paris, Aubier-Montaigne, 1976 et 1990 pour l'édition intégrale.
57. Genèse 32,23-31.
58. Jean GROSJEAN, *Si peu*, Paris, Bayard, 2001, p. 15 et 34.
59. *Ibid.*, p. 56.
60. GRÉGOIRE DE NAZIANCE, « Ô toi, l'au-delà », dans *La liturgie des heures*, vol. 1 à 4, Paris, Cerf/Desclée/Desclée de Brouwer/Mame, 1980.
61. Arthur C. CLARKE, *Les neuf milliards de noms de Dieu et autres nouvelles*, Paris, J'ai lu, 1986.
62. Marguerite YOURCENAR, *Les trente-trois noms de Dieu. Essai d'un journal sans date et sans pronom personnel*, Cognac, Fata Morgana, 2003.
63. *Ibid.*, p. 42.
64. Frédéric BOYER, *La Bible, notre exil*, Paris, P.O.L., 2002.
65. Luc 4,21.
66. Christian BOBIN, *L'homme qui marche*, Cognac, Le temps qu'il fait, 1995.
67. Jean 5,8.

68. Jean EFFEL, *La création du monde*, cinq albums, Paris, Gallimard, 1952, pour *La terre*. Le Livre de poche, 1971-1974, pour les autres.
69. Jean GROSJEAN, *Adam et Ève*, Paris, Gallimard, NRF, 1997.
70. Didier DECOIN, *Jésus le Dieu qui riait*, Paris, Fayard, 1999.
71. PIEM, *Dieu et vous*, Paris, Le Cherche midi, 1996.
72. BRUNOR, *L'Évangile à l'encre sympathique*, Paris, Cerf, 2001, p. 109.
73. Jean-Yves QUELLEC, *Une descente au berceau*, Ottignies, Publications de Saint-André (Cahiers de Clerlande n° 12), 2011, p. 26.
74. Maurice ZUNDEL, *Ton visage, ma lumière*, Paris, Desclée, 1989, p. 438-439.
75. Saint-Maurice, Éditions Saint-Augustin, 2010.
76. Maurice ZUNDEL, *Le poème de la sainte liturgie* (Adaptation de Dieudonné Dufrasne), Paris-Ottignies, Mame/Éditions du Moustier, 1991.
77. *Mannick autrement*, ADF Musique-Studio SM.
78. Dans le journal *La Croix* du 1^{er} juin 1994, p. 6.
79. *Ibid.*
80. André WÉNIN, Camille FOCANT, Sylvie GERMAIN, *Vives femmes de la Bible*, Bruxelles, Lessius, 2007.
81. Matthieu 28,1.
82. Élisabeth DUFOURCQ, *Histoire des chrétiennes*, *op. cit.*, p. 1182.
83. Matthieu 23,4.
84. Galates 3,28.
85. 1 Corinthiens 11,3.

86. *Ibid.*, 11,6.
87. *Ibid.*, 11,7-8.
88. Cité par Fr. DUMAS, *L'autre semblable*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1967, p. 11.
89. 1 Corinthiens 14,34.
90. Élisabeth DUFOURCQ, *Histoire des chrétiennes*, *op. cit.*, p. 1182-1183.
91. Actes des Apôtres, 16,11-15... 40.
92. Romains 16,1.
93. Élisabeth DUFOURCQ, *Histoire des chrétiennes*, *op. cit.*, p. 183.
94. *Ibid.*, p. 1192.
95. Joseph FAMERÉE, Marie-Élisabeth HENNEAU, Élisabeth PARMENTIER, Anne-Marie REIJNEN, *Le christianisme est-il misogyne ?*, Bruxelles, Lumen Vitae, 2010, coll. « Trajectoires », p. 66.
96. *Ibid.*, p. 106.
97. Gabriel RINGLET, *Prières glanées* (illustrées par Jacques Aubelle), Namur/Paris, Fidélité, 2003.
98. Vatican II, *Les Seize Documents conciliaires*, Montréal, Fides, 1967, p. 647.
99. Jean 4,23.
100. Anne-Marie REIJNEN, *Sexe, genres et genre humain : un itinéraire théologique*, dans J. FAMERÉE et al., *Le christianisme est-il misogyne ?*, *op. cit.*, p. 72, 74-75.
101. Propos tenus à Rome le 15 octobre 2010 par le cardinal William LEVADA, préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, et repris par le journal *La Croix* du 18 octobre 2010, p. 17.

102. Jean 11,43-44.
103. Sylvie GERMAIN et Jean-Michel FAUQUET, *Grande nuit de Toussaint*, Cognac, Le temps qu'il fait, 2000, p. 23.
104. Philippe MATHY, *Le temps qui bat*, Châtelineau, Le Taillis Pré, 1999, p. 83.
105. Genèse 2,23.
106. Amin MAALOUF, *Le dérèglement du monde*, Paris, Grasset, 2009.
107. Léon SCHWARTZENBERG et Pierre VIANSSON-PONTÉ, *Changer la mort*, Paris, Albin Michel, 1977.
108. Voir, entre autres, *Vivre avec la mort et les mourants*, Genève, Éditions du Tricorne, 1984.
109. Habaquq 1,2-3.
110. AngéluS SILÉSIUS, *L'errant chérubinique*, Paris, Arfuyen, 1993, p. 65.
111. Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Essais de théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal* (1710), cité par Roger Munier dans *L'errant chérubinique*, *op. cit.*, p. 7.